

## La vie sexuelle des Québécois

Claude R. Blouin, *Petite géométrie du coeur*, Montréal, Boréal, 1994, 168 p., 17,95 \$.

Jean Marcel, *Des nouvelles de Nouvelle-France*, Montréal, Leméac, 1994, 274 p., 23,50 \$.

Gérald Tremblay, *La maison morte*, Rimouski, Éditeq, 1993, 122 p., 14,95 \$.

François Belleau

Numéro 74, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38155ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

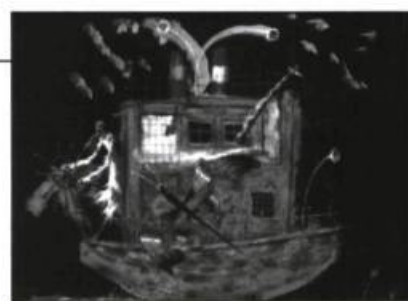
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belleau, F. (1994). Compte rendu de [La vie sexuelle des Québécois / Claude R. Blouin, *Petite géométrie du coeur*, Montréal, Boréal, 1994, 168 p., 17,95 \$. / Jean Marcel, *Des nouvelles de Nouvelle-France*, Montréal, Leméac, 1994, 274 p., 23,50 \$. / Gérald Tremblay, *La maison morte*, Rimouski, Éditeq, 1993, 122 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (74), 31–32.

Claude R. Blouin, *Petite géométrie du cœur*, Montréal, Boréal, 1994, 168 p., 17,95 \$.  
Jean Marcel, *Des nouvelles de Nouvelle-France*, Montréal, Leméac, 1994, 274 p., 23,50 \$.  
Gérald Tremblay, *La maison morte*, Rimouski, Éditeq, 1993, 122 p., 14,95 \$.



# La vie sexuelle des Québécois

Le sexe, la famille, les relations entre hommes et femmes ont de tout temps alimenté — voire engraisé — la littérature. Et nous, les naïfs, qui voudrions que cela change !

NOUVELLE  
François Belleau

**O**N RÉSISTE DIFFICILEMENT À L'ENVIE de faire un sort, là, tout de suite, sans préambule, au livre de Gérald Tremblay. On essaie de se raisonner en se disant que les auteurs régionaux et leurs éditeurs bénéficient de circonstances atténuantes. Et puis c'est marre ! Les résidants de l'est du Québec savent lire aussi, après tout, et le manque de moyens que l'on attribue généralement aux éditeurs dits régionaux ne devrait pas excuser le manque de rigueur (cela s'applique à des éditeurs comme Le Loup de Gouttière, La Liberté, Septentrion, JCL...).

## Une autre maison Usher

Gérald Tremblay, donc, vit près de Matane, et ce cadre a à l'évidence servi de référence pour les paysages des deux longues nouvelles — «La maison morte» et «Dernier été de Virgile» — qui composent ce recueil.

Avec la première, nous voilà plongés dans une sombre histoire d'inceste qui ne dit pas son nom, et dont le style emprunte à Lovecraft et à Edgar Poe.

Au début il y a papa, maman et les quatre enfants : Belle-Avoine, Savoyane, Frédéric et l'aînée, qui est aussi la narratrice. Le père, un individu féru d'ésotérisme et adepte de croyances primitives (qui le poussent vers la Connaissance), est un *granola* qui a mal vieilli. Mais peut-être a-t-il toujours été dérangé car jeune encore, au temps de son mariage, il croyait déjà «en une sorte d'arche spirituelle qui viendrait à point pour

sauver la race humaine avant un conflit nucléaire. La Gaspésie était, selon lui, un lieu protégé par des forces telluriques uniques au monde».

Son «état» ne fera qu'empirer avec le temps, on s'en doute bien. Plongé dans ses grimoires, à tu et à toi avec le Ciel et les Enfers, il devient de plus en plus sombre et silencieux; la mère en a assez, on la comprend, et quitte le domicile conjugal, le petit dernier sous le bras.

C'est à peu près à l'époque où la narratrice «perdi[t] du sang près de l'étang» (sans savoir, évidemment, ce que ça veut dire).

La mère partie, le père se transforme en vrai sauvage, la maison en vrai taudis, et les enfants ont de moins en moins d'allure. Le récit non plus, vous pouvez m'en croire. Voilà un texte qui commande une lecture au second niveau, c'est sûr, mais sans que cela nous mène nulle part pour autant.

Cette histoire invraisemblable est racontée dans un style qui ne craint pas la métaphore grandiloquente. Ainsi : «Notre petite enfance se développa dans le secret et la chaleur de l'étang du rêve couché dans le déversoir du soir.»

«Dernier été de Virgile» est de la même eau. Cette histoire de fureur et d'embruns ne convainc pas plus que la première. Dans les deux, tout finit par s'effondrer : c'est *La chute de la Maison Usher* en Gaspésie.

## Une Nouvelle-France égrillarde

Jean Marcel, notre médiéviste national, a décidé pour sa part de faire un petit livre facile. Soixante nouvelles composent ce recueil intitulé *Des nouvelles de Nouvelle-France*; on ne saurait être plus explicite, d'autant que le sous-titre nous signale qu'il s'agit d'«histoires galantes et coquines».

Jean Marcel prend la peine de nous prévenir, nous qui manquons de culture : les motifs de ses petites histoires cochonnes empruntent à différentes sources, comme les *Cent nouvelles nouvelles* (supposément écrites en Bourgogne après la guerre de Cent Ans, entre 1456 et 1460), *La vie libertine en Nouvelle-France* (de Robert-Lionel Séguin) et *Le Décaméron* de Boccace. Quiconque a le moindre intérêt fréquenté la littérature égrillarde se retrouvera donc en terrain connu. En terrain tellement connu, en fait, qu'il n'y trouvera aucun intérêt.

Les autres auront soin de prévenir la saturation en ne lisant que quelques nouvelles à la fois, comme nous en avise Jean Marcel lui-même. Car les *Nouvelles de Nouvelle-France* ne sont que des variations sur les mêmes vieux thèmes : maris cocus, femmes trompées, ruses pour «consommer» avec un partenaire convoité, couples légitimes en



# MARCEL

DES NOUVELLES  
DE NOUVELLE-FRANCE  
*histoires galantes et coquines*



panne de désir... Certaines, comme «Le buveur», où il est question d'un obsédé de la mamelle, sont même d'une bêtise assez ahurissante.

Qu'à cela ne tienne : Jean Marcel, notre médiéviste de choc, a voulu être drôle. Aussi retrouve-t-on des amants «plus ivres que des bateaux», ou «un vaurien des alentours qui rôdait plus souvent qu'à son tour autour de la maison». Sans compter le vocabulaire de circonstance (et d'époque), du genre : «Il la pria de lui demander elle-même sa provende par quelques tendres mots où elle lui dirait qu'elle voulait du blé pour la jument.»

Qu'on me permette d'utiliser le vocabulaire de notre époque et de dire qu'avec ce livre niais et insignifiant Jean Marcel en a écrit une petite vite !

## Des sous-ensembles flous

Claude R. Blouin, professeur de cinéma et de littérature au cégep de Joliette, n'est pas très connu bien qu'il ait écrit une dizaine de livres

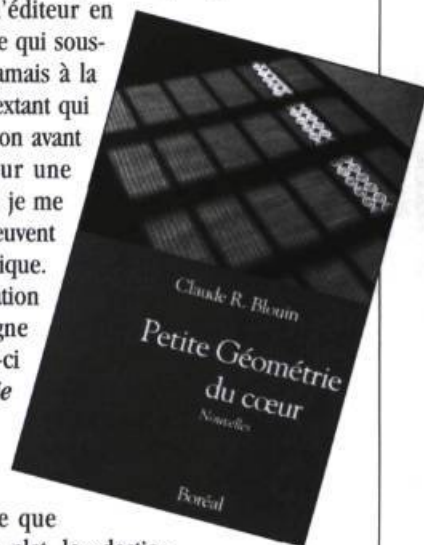
depuis les années soixante-dix. Mais ces livres étaient souvent hyper-spécialisés, qui traitaient du cinéma japonais, et en particulier de Kobayashi. Ces nouvelles-ci, publiées chez Boréal, risquent d'être davantage diffusées.

Blouin a fait de nombreux voyages au Japon et cela, paraît-il, devrait se sentir dans ces nouvelles : à cause, principalement, d'une certaine lenteur dans le déroulement. C'est une façon de voir; je ne la partage pas. De même, continue de nous informer l'éditeur en quatrième de couverture, «le jeu mathématique qui sous-tend les récits que vous allez lire n'affleure jamais à la surface, mais l'auteur s'en sert comme d'un sextant qui lui permet d'explorer des territoires de la fiction avant lui inconnus». Outre qu'il soit difficile, pour une quatrième de couverture, de faire plus vaseux, je me demande en quoi les nouvelles de ce recueil peuvent être le résultat d'un quelconque jeu mathématique. Ce qui est par contre flagrant, c'est l'exploitation faite ici de la parallèle — comme dans «ligne parallèle»; c'est au fond très simple —, celle-ci étant la grande métaphore de *Petite géométrie du cœur*.

Suivant cette logique, le recueil met en scène diverses existences parallèles. Qui parfois se croisent, et parfois se fuient : ce que d'autres appellent aussi, sans en faire tout un plat, le «destin». Dans «Café Lobatchevski ou les univers parallèles», par exemple — nouvelle qui contient LA phrase creuse dans toute sa splendeur : «Sous le choc des possibles qu'il croyait à jamais illusoire, l'homme vacille» —, deux personnages papotent, guettant les autres clients et imaginant leur vie; dans «Reimann et l'ombre sur le quai», qui se passe au Japon, la métaphore est on ne peut plus évidente, à cause justement de cette ombre qui suit, que l'on fuit...

Le style quelque peu alambiqué de l'auteur contribue pour beaucoup à l'effet que produisent les nouvelles. Car ce sont par ailleurs des sujets souvent banals — les rapports entre hommes et femmes, l'assassinat fantasmé de la mère (complexe de mec pour pys à gogo), la famille — qui sont abordés ici. L'écriture de Blouin, qui entretient volontairement une sorte de «flou artistique» — avec cette écriture tout en périphrases, qui avance et recule de façon arithmétique, comme en boitillant, qui tourne tant autour de son sujet qu'elle en vient à le rater —, en devient, à force, rédhibitoire, surtout que Blouin donne l'impression de ne pas toujours savoir comment, ni où finir.

Dans son genre, et malgré des nouvelles plutôt ratées comme «Mariage d'amour», dans laquelle Blouin se met dans la peau d'une femme sans que ça soit très convaincant, l'exercice de *Petite géométrie du cœur* n'est pas inintéressant. Mais peut-être y a-t-il trop de géométrie, et pas assez de cœur.



Un beau texte mérite  
d'être mis en valeur  
par une belle présentation...

mise en pages  
numérisation (scanning)  
conversion de disquettes

ÉDI  
script

enr.

4994, avenue Lebrun  
Montréal (Québec)  
H1K 3H3  
Téléphone / télécopieur : (514) 355-7271